

Les pacotilleuses d'Édouard Glissant :

une poésie de la résistance

Philosophie de la Relation et politique de l'imaginaire

Arnaud Sabatier, Philosophe

« Habite et n'habite pas ta maison », René Char

Les pacotilleuses et la Relation : une poésie de la résistance

Poésie, philosophie, politique...

Le titre de la conférence annonce un programme pour le moins ambitieux, présomptueux peut-être même, qui prétend convoquer ainsi poésie, philosophie et politique. À ma décharge je dirai que chez Glissant – et c'est sans doute le trait des grandes pensées – tout se tient, tout est relié, tout est en relation sans pour autant être ordonné en système. Comme dans la métaphore de l'archipel, il y a bien une totalité, mais dépourvue de centre et de périphérie, sans début ni fin, c'est-à-dire aussi sans origine ni mission, sans fondement ultime, ni finalité supérieure, seulement des éclats d'îles ou de pensées, des fragments chahutés d'un tout à venir, et, à la place de l'Histoire, avec sa capitale et ses chefs, des histoires sans queue ni tête... comme la statue plusieurs fois décapitée de Joséphine à Fort-de-France¹ qui rappelle avec entêtement le refus de cette filiation.

Il s'agira donc moins ici d'exposer une thèse déduite, démontrée ou prouvée, selon l'ordre des raisons, que de proposer des intuitions qui imaginent avec audace et inquiétude. Le propos sera de montrer comment Glissant peut nous aider à penser une nouvelle citoyenneté, une autre habitation dans un monde doublement marqué par un processus de mondialisation inédit (au moins à cette échelle et avec cette radicalité) et une attitude, elle aussi sinon neuve, croissante, le désir d'autonomie ou de reconnaissance. Pour le dire plus précisément, le concept de Relation trace un chemin de pensée, ou un réseau de chemins, qui permet de penser de façon originale la créolisation, l'autochtonie et leur articulation. Penser l'autochtonie (concept non-glissantien) et notamment le rapport au sol, à la terre et aux lieux, tout en réfléchissant aux dangers liés à l'idée d'*auto-* (l'enfermement dans le même, l'identitarisme, le fantasme de l'originaire, le folklorisme, le propre et l'appropriation, l'essentialisation et le choc des civilisations...). Penser aussi la créolisation (concept glissantien s'il en est !), la vie des langues, le devenir des peuples, la mondialité, tout en se méfiant de ce qui peut les accompagner, le libre-échange, le global et le lissage. Comment faire-monde tout en faisant droit aux singularités ? Comment donner à entendre les voix et à voir les détails du monde tout en favorisant l'entrée dans un Tout-monde ? Ce sont ces questions que posent le concept de Relation, les pacotilleuses en sont une figure enlevée.

Les pacotilleuses

« Vous ne connaissez pas les pacotilleuses. Elles désobstruent les embouchures des Eaux, pour occuper les trottoirs avec ce limon qu'elles ont fouillé. Femmes de Haïti, de Guadeloupe ou de Martinique, elles rappellent les matrones qui dans les villes d'Afrique détiennent le pouvoir du quotidien, celui du marché tout

bouillant et de l'influence sagement assise. Elles sont tout autant matador. Mais elles n'ont que le loisir de dériver.

Elles vont d'île en île, comme les Arawaks ou les Caraïbes du temps longtemps, mais évidemment elles sont plus bougeantes, charroyant d'énormes monceaux de marchandises que vous listez : les chaises-rotin, les peaux de bœuf, les colliers dits indigènes, les chemisiers, les grotesques objets d'artisanat, où soudain étincelle une forme admirable, les peintures prétendues naïves, les tortues vernies, les maracas dorés de rouge et de bleu, les plateaux de table sculptés et toute une poussière infinie de colifichets, d'amulettes, de médailles saintes ou mal-bénies, qui leur tressent une parure sur les trottoirs de Foyal ou de la Pointe, et voyez, c'est tout comme les capharnaüms de Barbès à Paris ou de Harlem à New York.

Que font les pacotilleuses ? Elles tissent la Caraïbe les Amériques, elles encomrent les avions de cette pagaille de cartons et de paquets, elles résistent au mépris des hôtessees de l'air, le plus souvent (du moins sur les lignes en partance de Martinique ou de Guadeloupe) filles de békés, coincées de devoir travailler là et qui ne supportent pas d'avoir à s'occuper de ces grosses commères noires à la voix claquante et au débit si assuré, lesquelles réclament d'autant plus fort qu'elles ont fait enregistrer combien de dizaines de kilos en surcharge.

Elles relient la vie à la vie, par-delà ce que vous voyez, les radios portables de Miami et les peintures à la chaîne de Port-au-Prince, les couis ornés de San Juan et les colliers rastas de Kingston, elles transportent l'air et les commérages, le manger comme les préjugés, le beau soleil et les cyclones. Mais elles ne se croient pas mission. Elles sont la Relation. Disons, ce sera pour me vanter, que je suis le pacotilleur de toutes ces histoires rassemblées. (TM, 544-545)

Les pacotilleuses « *tissent la Caraïbe* », « *relient la vie à la vie* », « *elles sont la Relation* ». Avant de penser cette Relation, continuons avec les pacotilleuses : elles « *résistent* », en l'occurrence au mépris des hôtessees de l'air, souvent des békés dit Édouard Glissant. Cela pour évoquer l'inévitable horizon politique du « *pacotillage* », et au-delà, de la Relation. La résistance n'est pas frontale, elle n'utilise pas les armes de ce à qui ou à quoi elle résiste ; elle est d'abord une résistance à l'Un, à l'uniformisation, à l'ordre et la pureté ; sa première caractéristique est le multiple bigarré et désordonné, elle n'est pas une science de l'opposition mais un art de l'esquive et du détour, une poésie du divers et de l'excès (de la surcharge).

Cette résistance n'est pas frontale, elle n'est pas passive non plus ni stérile. Que se joue-il alors avec ces voyages incessants et ces échanges inter-îles, mais que font les pacotilleuses ? La réponse de Glissant se lit au début du texte, « *elles désobstruent les embouchures des Eaux* ». Il faut pour comprendre l'image, lire encore le passage qui précède. Après avoir listé les noms de rivières martiniquaises sur presque une pageⁱⁱ, il écrit :

Ces rivières sont obstruées maintenant d'un salmigondis d'ordures et de pourritures. La route de la mer et de l'ailleurs est barrée dans nos esprits. Si vous ne débouchez pas les rivières, comment voulez-vous connaître la rumeur au loin ? Vous méconnaissez le Tout-monde.

Mathieu Béluse m'appelle "ce romancier-là". Il faut quelqu'un pour rabouter ensemble les morceaux éparpillés de tant d'histoires qui apparemment décarquillent alentour sans aucun pariage entre elles, et pour rassembler dans un bord de mare combien de paysages qui se touchent dans l'étendue du ciel où ils projettent. Quelqu'un pour désencombrer les rivières et pour courir cette étendue du monde. Un poète aussi, à tout-va, un déparleur inspiré, qui ne se croit pas mission ni vocation.

Les pacotilleuses comprennent ce que je dis là. Vous ne connaissez pas les pacotilleuses... (TM, 543)

Plusieurs choses sont dites ici. Un diagnostic est posé, « *les rivières sont obstruées* » (et ce n'est pas qu'une figure de style, la question environnementale deviendra de plus en plus présente dans les textes de Glissant), « *la route de l'ailleurs est barrée* ». L'ailleurs, c'est ce qui alimente l'imaginaire, et l'imaginaire, c'est ce qui renouvelle le réel, l'anime et le vitalise, faute de quoi il se répète, se duplique, s'uniformise. L'ailleurs n'est pas l'au-delà d'un autre monde, l'imaginaire n'est pas le rêve du réel, il en est la sève, il n'est pas l'ignorance insouciant des réalités, il en est l'énergie audacieuse. Un traitement s'impose alors, assez logiquement, il faut « *désobstruer* », « *désencombrer* », c'est-à-dire restaurer le mouvement et la relation, rouvrir sur l'ailleurs ce qui meurt de ne pouvoir devenir autre.

Ensuite, par deux fois est évoquée une curieuse proximité entre les pacotilleuses et le poète, à propos de ce travail. Ce qu'il faut faire circuler, échanger et relier, ce sont donc les îles, mais aussi les mots et les histoires, les rumeurs et les souvenirs, les chants et les mythes. Le lien entre les

pacotilleuses et le poète s'éclaircit, celles-là tissent les Amériques en faisant circuler des pacotilles, celui-ci doit « *rabouter ensemble les morceaux éparpillés de tant d'histoires* », car aussi bien la poésie ne consiste pas à faire des vers mais à lister en ses détails les fracas du monde et à les porter à la parole dans une présence partagée.

« *Mais [les pacotilleuses] ne se croient pas mission* ». Pas de mission, ni pour les poètes, ni pour les pacotilleuses, ni pour les Antilles en général. Ils ne sont en aucun cas, une réponse, une issue ou un modèle ; cela étant, ils manifestent la Relation. Pas de mission donc, mais une expérience singulière et édifiante peut-être, une expérience du tourment, tourment de peuples asservis, de langues dominés, un vécu de la petitesse, un rapport à l'opacité et à la démesure, une intuition de la vulnérabilité et finalement une fréquentation ancienne déjà de la Relation qui peut aider à comprendre les grands bouleversements contemporains, de ce que Glissant appelle le chaos-monde.

La Relation se définit ou plutôt se délie, se déploie en trois sensⁱⁱⁱ : relier, relater, relayer. On prendra ces trois sens séparément pour les besoins de l'exposé, même s'il faut bien entendre leur entrelacs inextricable. Relier invite à repenser l'espace et à inventer une autre géographie (archipel, Tout-monde, mondialité). Relayer conduit à reprendre la question de la mémoire et de la transmission, de la propriété, de la généalogie et de la légitimité, c'est l'objet d'une autre histoire (digenèse, trace et créolisation). Relater nous fait passer de l'Histoire aux histoires et nous force à reconsidérer la question des langues et du langage, et à repenser une autre poésie dans la proximité de l'écologie, qui aurait à inventorier et prendre soin des choses et des êtres, des lieux, des peuples, des langues et des imaginaires, sans en excepter aucun.

Relier. L'archipel et le Tout-monde, pour une autre géographie

Une nouvelle région du monde

« *Nous entrons tous maintenant dans une nouvelle région du monde* » écrivait Glissant récemment^{iv}. Cette nouvelle région impose un nouveau savoir qui sera moins une science de l'espace et de la géo-maîtrise qu'une « poésie en étendue », une esthétique des lieux ; des lieux parcourus et nommés, respectés en leur diversité confuse et leur profondeur symbolique. Il s'agira alors moins de continents et de nations que d'archipels et de pays (et plus précisément de « petits-pays », ceux qui toujours sont liés à des paysages), moins de territoires que de terres (celles qui toujours portent des peuples), moins de mesures ou de repères (ADN ou carbone 14) que d'errance et de démesure (comme celle de la végétation tropicale).

Autre savoir donc, mais autre habitation aussi qui visera, à l'opposé de la mondialisation, la mondialité et le Tout-monde, ce qui est à la fois inévitable et redoutable. Inévitable car l'on ne survit plus dans le retrait ; dangereux car du tout à la totalité et de la totalité au totalitaire (doux et volontaire, le cas échéant), il n'y a qu'un pas. La toute première caractéristique du Tout-monde, radicale et simple pourtant, est qu'il désigne tout le monde et tout dans le monde, sans exception. Nous entrerons dans le Tout-monde ensemble, tous ensemble, ou nous n'entrerons pas.

La pensée archipélique

Le premier mot de cette autre géographie, c'est l'archipel ; la Caraïbe en est une figuration parmi d'autres. Mais l'archipel et son contraire, le continent, ne sont pas seulement des réalités géographiques ou géologiques, ce sont aussi des modes de penser, d'habiter et de se rapporter à l'autre. Les pacotilleuses passent d'une île à l'autre et maillent ainsi une habitation archipélique, reliant des lieux, des peuples, des langues, des imaginaires. Cela signifie que l'on peut trouver des relations archipéliques sur les continents : Glissant donne l'exemple du réseau des villes-refuges pour écrivains persécutés, auquel il a participé et qu'il définit comme « *un rhizome de la solidarité et de la liberté d'expression* »^v. On peut aussi trouver des structures continentales sur des archipels, les Plantations dans les Antilles colonisées, par exemple, continentales par leur

économie et leur organisation socio-politique (hiérarchie pyramidale et enfermement). On peut même trouver au sein de ces continents iliens, qu'étaient les Plantations, des archipels mettant en relation des esclaves aux origines, aux parlers et aux mœurs diverses.

La « pensée archipélique » est opposée à la « pensée continentale » qui a largement régi la recherche et l'action occidentales depuis longtemps. Elle suppose une véritable révolution épistémologique. Elle renonce à l'ordre et la systématisme ; elle conteste les idées de fondement ou de principes qui ordonneraient (dans les deux sens du mot), pas périphérie ni ultra périphérie ; elle dénonce les processus d'abstraction et d'essentialisation, pas de frontières fermées sur des identités mais des relations entre des lieux aux esthétiques et aux imaginaires divers, pas d'être massif et fixe mais des étants éclatés, bougeants, réticulés. Elle est une pensée du devenir et du complexe qui se donne pour tâche, plutôt que d'abstraire et classer, de donner à voir et à comprendre la pluralité des détails. À l'opposé du fragment que l'on peut isoler et abstraire, manipuler et calculer, les détails sont toujours interdépendants, reliés et concrets, attachés à un contexte qui les a vu naître-ensemble^{vi}, innumérables et irréductibles.

On l'aura compris, géographie, épistémologie, politique, là encore la Relation joue. « *La pensée archipélique convient à l'allure de nos mondes* » (TTM, 31). La pensée continentale, fondée sur une ontologie des substances, a été très efficace pour maintenir une géopolitique des empires et une science des systèmes ; le monde tel qu'il va, appelle une double réforme et de l'entendement et de l'action. Est-ce à dire qu'il faut se livrer à une mystique du senti ou une religion de l'irrationnel ? Certes non, le Tout-monde n'est pas le Grand-Tout. La pensée et le vivre archipéliques offrent comme une troisième voie (elle-même multiple) entre la revendication exclusive d'une identité irréductible et l'abandon à une conformité mondialisée, troisième voie qui préserverait les singularités tout en favorisant les multitudes, ou, pour le dire autrement, qui entendrait les voix propres à chaque peuple, tout en développant les rencontres et échanges solidaires.

Le paysage et l'esthétique des lieux

Cette autre géographie n'est pas une science de l'espace mais une esthétique des lieux. Les lieux sont des espaces de sens^{vii}, « lieux-communs » partagés, lieux-dits nommés, inscrits dans une histoire, porteurs de monuments ou de traces mais aussi d'attentes ou d'espoirs. À la différence des espaces (ou non-lieux), ils sont habitables – au sens où les humains peuvent y déployer leur humanité. Habiter, cela signifie toujours d'abord, être ici, amarré à une terre, occupant un point de vue, traçant et marquant un endroit. Il faut n'avoir pas lu Glissant pour faire de sa philosophie de la Relation une sorte de néo-nomadisme, Glissant répète « *le lieu est incontournable* » (eg PhR, 46).

On peut d'abord entendre cette phrase en un sens que l'on dira épistémologique : on ne saurait circonscrire les lieux, c'est-à-dire les finir et les définir. Et cela n'est pas le signe d'une incapacité ou d'une défaillance humaine, ce n'est surtout pas un appel à renoncer au savoir ou au discours ; c'est l'expression de l'impossibilité de totaliser, de systématiser les lieux qui toujours débordent, excèdent, renvoient, rappellent, annoncent... L'aphorisme est bien plutôt un appel à la parole continuée, un appel à la transmission et au relais, à l'« infinité », pourrait-on dire : le lieu, parce qu'il est incontournable, inspire interminablement et engage à échanger sans cesse.

On peut aussi comprendre la phrase en un sens ontologique, le lieu est incontournable au sens où là seulement peut avoir lieu l'événement de l'être, là seulement peut advenir l'essentiel, là seulement les humanités peuvent habiter et cohabiter. Inévitable, indépassable, incontournable : l'essentiel n'a lieu que lié à un lieu, ici, concrètement, dans la relativité d'un endroit et d'un moment concrets. Tout à l'opposé, « *l'universel abstrait nous défigure* » (DA, 19), nous prive de figure, de visage et de voix, de nom et de sol, d'existence donc.

Le lieu, les lieux, ne sont pas des concepts, des points sur une carte, ce sont d'abord des paysages et des histoires – l'arbre sous lequel je jouais, la plage où tu pêchais – chargés de souvenirs, porteurs de sens, et à ce titre, ce ne sont jamais des décors neutres mais de véritables acteurs qui entrent aussi dans le jeu des relations. Certes les paysages, et surtout les paysages

tropicaux, sont complexes, denses, changeants, chahutés, opaques aussi, mais il ne faut pas penser qu'ils nous empêchent de voir ou avancer ou comprendre. C'est bien plutôt l'inverse, « *la transparence est le pays de celui qui renonce à son paysage* » écrivait déjà Glissant dans le *discours antillais* (DA, 740), on y circule plus facilement, on l'administre mieux, on l'exploite plus efficacement, mais c'est sans bien mesurer encore ce que l'on perd en passant de lieux opaques à un espace transparent.

Enfin, si le lieu est incontournable, cela signifie aussi qu'on ne saurait légitimement le posséder ou le revendiquer. On aborde ici des problèmes liés à l'autochtonie, plus précisément les questions juridiques de revendication et de propriété. La poésie en étendue de Glissant abandonne le concept juridico-politique de territoire pour celui de terre.

« La poétique de la Relation permet d'approcher la différence entre une terre (lieu incontournable de tout étant) et un territoire (réclamation comme rituelle, et désormais infertile, de l'Être) » (TTM, 197).

Il y a là encore une certaine radicalité qui a pu déplaire car s'il condamne les appropriations, il les condamne toutes, s'il dénonce l'idée de propriété légitime, il la dénonce pour tout le monde. On verra plus loin comment il considère que nous sommes tous « illégitimes ».

Au-delà des nations

La géographie est donc toujours aussi une géo-politique et Glissant invite à repenser sans tabous les questions difficiles de frontières, nations ou nationalisme, communautés, identités, universalité... Sur ce dernier point, il suspecte et se méfie de tout ce qui peut ressembler de près ou de loin à l'Un – jusques et y compris l'idée de droits universels.

L'universel, quelque soit la générosité et la sincérité de la politique qui le défend ou le promeut, porte en germe l'idée de totalisation fermée et d'uniformisation, il s'articule à un corpus de valeurs principielles censément valables pour tous et en toutes circonstances. Glissant défend une autre conception de la totalité, le Tout-monde, « *la quantité finie et réalisée de l'infini détail du réel* » (TTM, 192). La prise en compte ou mieux la considération du détail, des détails, est ce qui prévient le tout de devenir totalitaire car il l'ouvre sur l'inachevable du devenir. À l'opposé de toute synthèse, loin des principes valables universellement, le Tout-monde préfère l'accumulation, la juxtaposition, la liste des détails, la collection de singularités. Pour autant, il ne s'agit ni de s'isoler, ni de s'enfermer, parce que le détail, non sans paradoxe, ouvre sur le Tout ; il ne s'agit pas non plus de totaliser, ni de clôturer, parce que l'on perdrait alors les détails, lieux ou accents. « *“Agis dans ton lieu, pense avec le monde”, (détail et totalité)* » (PhR, 46) dit souvent Glissant, en une formule qui n'a rien d'une contradiction car, à l'évidence, il y a un lien intime entre la partie et le tout, l'infime et le mondial. Nous vivons aujourd'hui en présence de tous les autres peuples, dans un « concernement » mondial.

Sur la question des nations et de l'indépendance, on peut se demander si Glissant n'a pas changé de point de vue. Il parle encore clairement d'indépendance dans le *Discours antillais*, « *il n'y a pas d'alternative à un rassemblement des partisans de l'indépendance* » (DA, 803) écrivait-il dans les années 80. Il n'est pas certain qu'il redirait cela aujourd'hui, compte tenu du contexte, compte tenu surtout du tour que prend le monde, selon lui, parce qu'enfin l'idée de nation reste prise dans une logique continentale.

Voilà pourquoi il ne s'agit pas tant d'abolir les frontières que de faire tomber les murs^{viii}. Ce qui est contesté, c'est l'idée d'une indépendance nationale, une indépendance construite sur le modèle idéologique des organisations coloniales qui précisément ont imposé la dépendance. Sans doute y a-t-il eu là le moteur et le rêve qui ont animé les luttes anticolonialistes, mais la structure de l'État-nation a ensuite été appliquée avec sa logique d'exclusion et de domination et ses impératifs identitaires. Comme l'impérialisme, les idées de nation et d'État-nation appartiennent à une géopolitique « continentale » qui méconnaît la Relation, les identités rhizomiques. Glissant préfère parler de « nations-relation » et mieux encore de « petits pays » ; « *je crois à l'avenir des petits pays* » écrit-il souvent (eg DA, 16, 802) ; pays non-dépendants assurément mais pas indépendants pour autant si l'on signifie par là constitués en États-nation, interdépendants pourrait-on dire^{ix}.

Préférer le pays à la nation, c'est affirmer l'importance des lieux et des langues, des peuples et des mémoires, c'est préférer la terre au territoire, la trace à l'origine, c'est, plutôt que de craindre le choc des civilisations croire à l'insurrection des imaginaires.

Relayer. Digenèse et créolisation, pour une autre histoire

La digenèse d'un monde incréé

La Relation relie, et cela impose une autre géographie, une poésie de l'étendue ; elle relaie aussi, et cela fait signe vers une autre histoire. Comme la géographie a pu être un instrument de maîtrise et d'exploitation des terres et des peuples, l'histoire classique a souvent eu aussi une fonction idéologique de légitimation des structures de pouvoir et de domination en place. On peut réduire ce processus idéologique à quelques éléments constitutifs : une origine (le plus souvent mythique ou antéhistorique, si possible glorieuse) et une généalogie ou filiation linéaire qui conduit à un état actuel, à son ordre symbolique et ses structures socio-économiques, bref à un présent ainsi légitimé. Cette genèse articulée à une racine-unique ou racine-souche constitue une culture « atavique » et homogène que l'on croit ensuite pouvoir définir par ses traits essentiels.

À cela, Glissant oppose la « digenèse », ce qui revient à renoncer à l'idée d'origine et à sa quête, à dénoncer l'inanité de toute forme d'essentialisation, à reconnaître la multitude et la diversité de racines entremêlées et à parler de cultures « composites ». Au monde créé, fondé sur un principe originaire, Glissant oppose alors le monde « incréé »^x qui ne procède pas d'une genèse ou d'une création mais résulte de la rencontre parfois violente, confuse, non consentie, de très nombreux événements hétérogènes. Il n'est pas question de génération spontanée, l'« incréation » ne nie pas la causalité, elle la divise ou la multiplie, elle la diffracte. La « digenèse » ne conteste pas l'idée de devenir, elle la chahute et la pluralise : à la frise chronologique rectiligne qui ornaît le mur de la classe, elle préfère l'image du rhizome chère à Deleuze et Guattari.

Ce monde incréé, ces histoires entremêlées, ces humanités (Glissant emploie souvent le pluriel) sont imprédictibles et imprévisibles, on ne peut les appréhender par une science des causes, on ne peut les aborder « *qu'avec les puissances de l'imaginaire et de l'intuition poétique* »^{xi}. Non sans paradoxe, cette autre histoire n'hésitera pas à élaborer, de façon peu orthodoxe, une « vision prophétique du passé » en mêlant les faits avérés, les documents, la mémoire et les intuitions.

Le gouffre et l'illégitime

Les Antilles sont un exemple de monde incréé. Manque l'origine, l'origine comme racine unique ; ou encore, l'origine est le manque, l'absence, le gouffre, la nuit et la terreur de la traversée de l'Atlantique dans les bateaux négriers^{xii}. C'est par là qu'il faut commencer : une rupture donc, pas d'origine fondatrice, pas de lignée légitimante, pas de fond mais au contraire une mer abyssale, juste une béance, une absence qui pourtant a rendu possible – par impossible – la culture et la langue créoles. Est-ce à dire qu'il s'agit là d'un peuple sans histoire, ou pas encore suffisamment entré dans l'histoire ? Et cette absence d'histoire serait-elle la cause d'une mémoire honteuse et trouée ?

Glissant semble d'abord répondre que l'omniprésence spectaculaire et démesurée de l'espace environnant a pu compenser l'absence et le manque d'histoire, comme si la beauté puissante et horizontale des paysages vengeait l'Antillais de son passé perdu quoique douloureux. L'acuité du regard, familier des horizons lointains, équilibrerait en quelque sorte « *un insouci de la durée* ». Il écrit :

« ce que nous ne manquions jamais de faire, c'était de considérer les pays au loin. Comme si l'image des étendues répondait pour l'insouci de la durée. » (*TTM*, 44). *Mais c'est après avoir précisé* « nous avons su qu'on peut vivre non pas hors du temps mais sans lui, du moins sans le besoin de le mettre en ligne réglée ou de le répartir en divisions inaltérables. » (*TTM*, 43).

On peut vivre sans ce temps-là, celui que les colons ont apporté aussi et qui ne correspondait en rien, ni aux cicatrices encore sourdes, ni à la durée vécue. Ce qui est contesté clairement, c'est la genèse classique, l'histoire idéologique des vainqueurs qui exporte sa périodisation, impose ses héros et inscrit de force les événements dans une filiation de droit. À cette genèse qui file droit, Glissant oppose l'entrelacs de racines multiples, diverses, qui partent et reviennent, qui empruntent et transforment, sans que l'on puisse dire, au final, quel arbre elles nourrissent.

De surcroît (et ce point est pour le moins original et particulièrement intéressant pour ce qui concerne la question de l'autochtonie et des droits des peuples premiers), Glissant se garde bien de se rendre coupable de ce qu'il condamne dans la genèse, à savoir en tirer le processus de légitimation : la digenèse ne légitime rien ni personne, plus encore elle confère à tous une illégitimité partagée^{xiii}, « *aujourd'hui, c'est le monde entier, le Tout-monde, qui est illégitime* » (*PhR*, 144), illégitime dans ses revendications de priorités et de propriétés.

La trace et l'errance

L'illégitime, le divers, l'opaque ne sont pas les postulats d'un autre savoir ou d'une autre justice. Ce sont moins des dogmes que des interrogations propres à « une pensée du tremblement » qui met à mal nombre de nos outils intellectuels classiques. Nos instruments de calcul ont été efficace pour maîtriser un monde que l'on imaginait simple et uniforme, ordonné ou à ordonner ; en revanche, ils deviennent inaptes à dire et penser le divers, ils ne permettent pas de s'y retrouver dans l'opaque et le profus, le chaos et l'excès. Pour ce faire, Glissant propose une pensée de la trace.

Contre les linéarités continentales et la rectitude des systèmes, contre les héritages en ligne directe, la discoursivité et la déduction, contre les abstractions réductrices, les assimilations négatrices, Glissant propose une pensée de la trace, qu'il appelle aussi pensée du tremblement. La Trace est à la fois une méthode, une mémoire et un projet ; façon d'écrire et de chercher, façon de penser et d'exister, façon de se souvenir et de créer, façon de marcher, façon de marquer sans dominer, façon de laisser sans oublier. La Trace est comme « *comme une errance qui oriente* » (*TTM*, 18). Si l'ironie est toujours présente chez Glissant, on aurait tort de n'y voir qu'un simple jeu de mots. Puisque le monde ne tourne plus rond, puisque l'on manque de repères et que l'époque est déboussolée, puisque que l'on part à la dérive, alors « *l'errance, c'est cela même qui nous permet de nous fixer* » (*TTM*, 63). Mais une errance qui n'a rien des errements paresseuses et peureux ; c'est plutôt une forme de souplesse, d'ouverture, d'aptitude à partager et accueillir le complexe et l'imprévisible.

C'est paradoxalement le moyen de s'y retrouver, à tout le moins de ne pas se perdre dans la transparence illusoire des certitudes. « *L'errance nous donne de nous amarrer à cette dérive qui n'égaré pas* » (*TTM*, 63). Elle tient de la « drive », comme dit le créole antillais, qui est « *la disponibilité, la fragilité, l'acharnement au mouvement et la paresse à déclarer, à décider impérialement* » (*ImL*, 37). Une façon d'aller, opposée à la rectitude du système, ouvert à la sinuosité et au rythme de la terre, acceptant la multiplicité des voies et conscient de la fragilité des sols. La trace est cette errance qui convient le mieux aux bouleversements contemporains. Le prétendu roman de l'Histoire, simple, univoque, transparent et linéaire est bien plutôt une fable mensongère et totalement inapte à dire aujourd'hui le Chaos-monde. Il faut nous refuser à l'identique et « *vaquer dans les profondeurs* » (*TTM*, 66). La Trace est ce qui permet de faire l'épreuve du divers et du détour, du complexe et du confus.

Les Indes renouvelées et la créolisation

La pensée de la trace est d'abord respect du sol et désir de terre, elle redit l'incontournabilité du lieu, mais elle est aussi un appel au départ, à l'en-aller, au geste et à la marche car on ne saurait revenir sur ses traces. La pensée de la trace n'est rien moins qu'une pensée du retour ; le retour n'appartient pas au vocabulaire de Glissant, et surtout pas retour à la terre des ancêtres ? La Trace n'est pas une revendication de retour, elle est une invite au détour. Le détour ou détournement est

une forme de résistance, parce qu'il est impossible d'avancer droit-devant et frontalement en terre occupée, post-occupée et finalement dans le chaos-monde.

Plus fondamentalement encore, la Trace et le détour sont peut-être les dernières façons de devenir, c'est-à-dire de devenir-autre. L'enjeu majeur est de préserver la possibilité du possible et sauver le monde et les humanités de la logique du nécessaire, quand le même s'impose inéluctablement. Préserver la contingence et la diversité qui ont conduit les histoires imprévisibles et différentes des nombreuses cultures ; faute de quoi, on répétera le même et, s'interdisant la rencontre et la dérive, se privant des ressources de l'inconnu, croyant honorer une identité sacrée on se soumettra au règne de l'identique.

À la fin de son texte « la barque ouverte », Glissant affirme que le gouffre peut aussi être producteur, matriciel,

« le gouffre est aussi projection, et perspective d'inconnu. Par delà son abîme, nous jouons sur l'inconnu. Nous prenons parti pour ce jeu du monde, pour les Indes renouvelées vers lesquels nous hélons, pour cette Relation de tempêtes et de calmes profonds où honorer nos barques » (*PoR*, 21).

Refuser les lois figées et figeantes de la continentalité, tout en traits rigides et définitifs, et tracer nos devenirs complexes ; risquer le partage et la rencontre afin d'« honorer nos barques » et partir vers quelques « *Indes renouvelées* ». C'est une autre façon de parler de créolisation.

« Je vous présente en offrande le mot créolisation, pour signifier cet imprévisible de résultantes inouïes, qui nous gardent d'être persuadés d'une essence ou d'être raidis dans des exclusives » (*TTM*, 26)

On le sait, à la créolité en acte qui l'intéresse peu^{xiv}, Glissant oppose la créolisation à l'œuvre, comme processus. Un trait la caractérise et la distingue : elle est productrice d'imprévisible et d'imprédictible (le créole ou le jazz par exemple). La créolité porte en elle le risque de nous ramener à l'identique, de nous séparer, de régresser « *vers des négritudes, des francités, des latinités, toutes généralisantes* » (*PoR*, 103). Les créolisations introduisent à la Relation, elles sont le sens du monde et la réponse au problème de la mondialisation. « *Je peux changer, en échangeant avec l'Autre, sans me perdre pourtant ni me dénaturer* », répète inlassablement Glissant.

La revendication de droits différentialistes court toujours le risque de servir l'idéologie exclusiviste qu'elle combat, elle doit s'inscrire dans un souci plus large de rencontres et de mélanges. La créolité ne dérange finalement pas tant l'ordre continental ; on peut en trouver la preuve cynique dans ce que les politiques réactionnaires craignent beaucoup moins les différences que le métissage : le racisme ne nie pas les races, il affirme la pureté de la sienne, il ne conteste pas les essences, il combat les relations comme des altérations.

Relater. Cris du monde et chants de la terre, pour une autre poésie

Une parole en archipel

Les deux premiers sens de la Relation, le lien et le relais, sont visuels et donnent aisément lieu à des métaphores, l'archipel ou le rhizome. Le troisième sens, pour être moins patent n'en est pas moins important. La Relation relate, elle ne raconte pas, elle relate et donne à l'histoire, aux histoires, la consistance du récit, la beauté du chant et la communauté du témoignage. La Relation joue aussi entre ses propres sens et on pourrait montrer comment les histoires relatées par Glissant sont aussi « digénétiques », en ce qu'elles mélangent les époques dans une « *voltige des temps* » (*TTM*, 65) et archipéliques en ce qu'elles maillent les lieux dans un « *charivari de pays* » (*TM*, 20), sans parler des personnages qui passent d'un livre à l'autre et du réel à la fiction. L'écriture de Glissant manifeste et vérifie cette Relation et va « *ainsi à travers, passant de ces sentences bien filées à toutes sortes de babouquettes de mots* » (*TTM*, 65).

Le poète est comme un pacotilleur, il lui revient de « *rabouter ensemble les morceaux éparpillés de tant d'histoires* » (*TM*, 544) et l'enjeu n'est pas secondaire, surtout en temps de crise^{xv}. Il faut sans cesse rappeler l'importance de la poésie ou de l'écriture qui, loin d'être un

renoncement au réel, un suspens de l'action, un abandon de la « vraie vie », travaille à « *désobstruer* » et nous faire entrer en Relation. Mais de quoi parle-t-on ? Un dire qui s'accorde au vivre archipélique et à la digenèse, un dire rhizomatique, une parole en archipel, une écriture de la trace, « *une récitation de ce qui tremble alentour* » (TTM, 66) ? Une parole qui porte cette esthétique du Divers, non seulement pour la théoriser et l'exprimer mais aussi pour l'effectuer ou l'éprouver ?

Poésie, poétique ou « poésie », peu importe le mot si l'on se persuade qu'il s'agit là de l'essentiel, rien de moins que dire le monde, porter à la clarté de la parole son fracas, en inventorier les éclats jusqu'aux moindres détails, tous les détails. « *Le poème est (il chante) le détail, et il annonce aussi la totalité.* » (PhR, 83). La poésie est cette parole archipélique, parole du détail, de tous les détails, qui prend soin du contexte, parole fractale, parole locale, qui appose, qui aboute et court le long d'un discours qui ne craint pas les listes, les répétitions, les accumulations, les détours et détournements, les traductions, loin des catégories génériques, des absolus impérieux, des textes planifiés et synthétiques. Voilà pourquoi la poésie est au sens propre une écologie : elle prend soin des mots, des imaginaires, des chants, des noms des arbres, noms des rivières, noms des hommes et des femmes, elle en garde les traces, les poursuit et les entremêle.

Il ne s'agit donc pas de faire de jolis vers mais d'habiter poétiquement et Glissant relie explicitement habitation et poésie. « *Vivre le lieu : dire le monde, aussi bien* » (PhR, 89). On peut aussi renverser l'aphorisme : vivre le monde, dire le lieu, dire les lieux, tous, sans exception. La poésie est cette parole plurielle, plurilingue, qui sait résister au travail du même et à ses divers visages (assimilation, globalisation, uniformisation, américanisation, européanisation...) La poésie est une parole typique ou typée, loin de tout esperanto universel, qui sait déjouer les pièges de l'identité, de la fixation, de l'usure et de la fatigue, une parole qui observe avec attention, se souvient comme un archiviste, rêve et voyage comme un aventurier, change et échange ; toujours impure, jamais légitime, la poésie ne revendique aucune essence, aucune identité.

La poésie comme politique.

Si la poésie est une écologie, elle est aussi une politique. Si elle préserve et se souvient, c'est aussi une forme de résistance à la normalisation, une lutte contre l'oubli des différences et le renoncement à la diversité qui conduisent vite à la négation des possibles, c'est-à-dire à l'aliénation. Uniformiser c'est « *impossibiliser* », interdire ou réduire la diversité des voies et des voix. Voilà pourquoi la défense des langues, des mœurs ou des histoires est un enjeu radical et mondial. Il est urgent de dire le monde en ses recoins, en ses retraits, en ses blessures et ses pillages, il l'est autant de dire les peuples, « *les histoires des peuples sont le comble de notre poétique* » (DA, 18). Là encore les détails rencontrent le tout et l'on peut prolonger l'une des formules les plus citées de Glissant (que lui-même répète, infatigablement) : « *J'écris en présence de toutes les langues du monde* » (eg, PhR, 80), signifie aussi que ce qui arrive à la plus lointaine et la moins parlée des langues nous concerne tous, qu'on la parle ou non. Quand une langue disparaît, c'est devant tous les peuples du monde qu'elle s'absente définitivement. « *Le divers du monde a besoin des langues du monde* » (TTM, 121).

La poésie n'a pas de frontière, elle est rebelle à toute identité nationale.

« Le poème est la seule dimension de vérité ou de permanence ou de déviance qui relie les présences du monde, conquérants et peuples ravagés, savants et communautés élémentaires, [...] graves poètes de service et griots sans limites, improvisateurs de pampa et cadenceurs de rames, communautés criardes et peuples sans parole audible [...] » (PhR, 19)

La poésie permet aussi de repenser la question de l'universel, et Glissant propose ici une hypothèse. Si le poème en ses moindres détails concerne tout et tout le monde, c'est parce qu'il répète les premières stupeurs ; « *contemporain des premiers brasiers de la terre* » (PhR, 12), il est la première articulation humaine qui se démarque des cris et des gestes. Le poème monte du fond confus des âges alors que les « *humanités n'avaient pas encore retranché leurs différences à coups d'amputations sanglantes* » (PhR, 12). Depuis lors, il est comme la basse continue de toute parole humaine, son chant ininterrompu, parfois peu audible, parfois couvert par le bruit, parfois aussi

menacé. Tout poème, toujours, est la trace d'un premier appel, il est le geste d'une parole qui accueille, mais il est aussi le germe encore d'une langue qui manque.

Le poète, l'intellectuel n'ont pas de mission ; mais la poésie et l'art ont une tâche : relater, c'est-à-dire donner à entendre les imaginaires des humanités en leur fracas tourmentés et leurs errances secrètement accordées^{xvi}.

Le possible et l'opaque : politique de l'imaginaire

Le droit à l'opacité

Une autre géographie, une autre histoire, une autre poésie, et finalement, bien plus qu'un autre savoir, une autre habitation pour entrer dans la nouvelle région du monde : voilà ce que répète avec attention et entêtement la Relation car le monde et les peuples requièrent de chacun d'entre nous vigilance et soin, force et imagination pour en finir avec les terribles effets d'une philosophie essentialiste et totalitaire qui toujours a porté une politique de conquête et d'exploitation. Mais vouloir la Relation, c'est aussi risquer le complexe et l'opaque et voilà bien de quoi invalider nos instruments et affoler nos certitudes.

Mais dire que le monde est opaque, ce n'est pas faire droit à l'inaction, ni justifier le chaos. Il importe avant tout de ne pas confondre opacité et obscurité, errance et abandon. L'opacité ne s'oppose pas à la connaissance mais à la transparence, elle n'appelle pas le silence mais une pensée et une parole baroques et réticulées, en Relation^{xvii}. « *L'opacité n'est pas l'enfermement dans une autarcie impénétrable, mais la subsistance dans une singularité non réductible* » (PoR, 204). Elle est la densité du vivant, l'imprévisibilité du devenir et le métissage des humanités. Glissant va plus loin, l'opacité n'est pas seulement une jolie trouvaille conceptuelle, elle est aussi un droit, ou devrait l'être. Il faut, dit-il, « *acclamer le droit à l'opacité, en tourner un autre humanisme* » (PhR, 69). Parler de « droit à l'opacité », c'est vouloir la faire entrer dans la dimension du politique. La voie est périlleuse peut-être, mais moins que celle de la certitude et de la transparence qui ont mené et mènent encore la techno-politique de l'identification et de la régulation. La transparence est la figure pure, jeune et blanche d'une néo-barbarie douce et calculée ; l'opacité est le visage métissé du Tout-monde.

Ni science ni éthique de la Relation

La pensée de la Relation n'est pas une science de la communication ni une éthique de la communauté, elle est une politique de l'imaginaire. « *À jamais conjecturale [elle] ne suppose aucune fixité d'idéologie* » (PoR, 44) ; parce qu'elle est une pensée de la Trace, elle prend le risque de ne jamais se figer en résultats acquis et se méfie de toute abstraction oublieuse des singularités vivantes. « *Rien n'est vrai ; tout est vivant* » répète Glissant de façon provocatrice, en ce que le vrai relève toujours d'une construction suspecte, parfois très utile, inévitable peut-être, mais qui renonce, pour partie, à laisser être tel ce qui se donne. Le vrai suppose une construction intellectuelle qui souvent s'accompagne d'une domination matérielle. Il y a au fond de tout comprendre, un prendre plus ou moins violent, à quoi Glissant préfère un donner-avec.

La pensée de la Relation n'est pas une éthique non plus. L'exigence de dire et porter le cri à la parole n'est pas une mission, et le penseur n'est pas un modèle. On ne trouvera donc ni un appel ni un manifeste, « *tout simplement un cri* », un cri qui, s'il est repris par d'autres « *devient parole, chant commun* » (TTM, 233). La Relation ne fonde pas, elle ne dirige pas, elle ouvre et nous invite à « *honorer [nos] barques* » avec imagination et détermination. Inutile d'ajouter qu'il ne s'agit ni d'irrationalisme, ni de démission, mais là encore d'un autre savoir et d'un autre agir, plus accordés aux soubresauts du Tout-monde, qui ne nient pas la démesure et font droit à l'imprévisible.

Poésie de l'imprévisible et politique de l'imaginaire

La pensée de la Relation est une politique de l'imaginaire donc, ou des imaginaires, en ce qu'elle travaille à reconnaître et préserver ces imaginaires. Mais ces imaginaires ne sont pas seulement des témoignages originaux ou des productions esthétiques, farfelues et irréelles ; ce sont des gestes, des traces, des voix multiples qui sauvent de la répétition monocorde et prévisible du nécessaire et aèrent le monde, l'« archipelisent », lui donnent le souffle et le mouvement, c'est-à-dire la vie. Ils sont tout à la fois une résistance et un projet, cendre et limon, racines et départs, cicatrice et désir. Ils sont une trace qui n'a de sens que lié à un lieu qu'elle marque, mais qui est aussi toujours en avance sur sa destination, comme un élan qui se dépasse lui-même et annonce. « *Il y a de l'aube [...] les matins lèvent de partout* » (*PhR*, 85). Venue du gouffre le plus noir, de la séparation, de la dispersion, de l'éclatement, la Relation porte le possible et le réinstalle au cœur du réel, nous réapprenant à le considérer comme une catégorie qui peut motiver notre quotidien le plus ordinaire. Refuser le nécessaire et fréquenter le possible, préférer l'imprédictible au déductible, tenir ensemble les fils du réel et des imaginaires sont autant de façons d'appréhender la Relation.

Les pacotilleuses sont la Relation, et plus généralement toutes « *les femmes de nos pays* », ajoute Glissant dans un bel hommage, elles qui « *ont construit la barque du rêve et tenu en mains les cordes de la révolte* », les pieds bien ancrés sur un réel âpre, ingrat et douloureux parfois, elles sont aussi « *des espionnes bouleversées de l'imprévisible* » (*TTM*, 53) conclut-il en un superbe portrait.

Bibliographie

- DA. *Discours antillais*, Le Seuil, 1981
ImL. *L'Imaginaire des langues. Entretiens avec Lise Gauvin (1991-2009)*, Gallimard, 2010
NRM. *Une Nouvelle région du monde. Esthétique I*, Gallimard, 2006
PhR. *Philosophie de la Relation*, Gallimard, 2009
PoR. *Poétique de la Relation*, Gallimard, 1990
TM. *Tout-monde*, Gallimard (1993), Folio, 1995
TTM. *Traité du Tout-monde. Poétique IV*, Gallimard, 1997
Quand les murs tombent. L'identité nationale hors-la-loi ?, Éditions Galaade - Institut du Tout-monde, 2007
Manifeste pour les "produits de haute nécessité", coécrit par Glissant, Éditions Galaade - Institut du Tout-monde, 2009
La Terre le feu l'eau et les vents. Une anthologie de la poésie du Tout-monde, Éditions Galaade - Institut du Tout-monde, 2010

i

Glissant rappelle cela dans les toutes premières lignes de *Tout-monde*, Gallimard (1993), Folio, 1995, p. 17. (Dorénavant *TM*).

ii La liste est bien plus qu'un procédé littéraire, elle renvoie à ce souci, qui est le propre du geste poétique, de prendre soin du Tout-monde, de dire et honorer les détails les plus dérisoires, les moindres éclats, en inventoriant, en quelque sorte, les choses et les êtres du monde. Déjà dans son *Discours antillais* (1981), Glissant citait Fanon, en exergue : c'est « une tâche colossal que l'inventaire du réel ».

iii Cf. par exemple *Philosophie de la Relation*, Gallimard, 2009, p. 72.

iv C'est le titre de l'un des derniers livres de Glissant, *Une Nouvelle région du monde. Esthétique I*, Gallimard, 2006 ; p. 21. (*NRM*).

v *Traité du Tout-monde. Poétique IV*, Gallimard, 1997, p. 251. (*TTM*)

vi C'est l'étymologie de « concret », du latin *cum-crescere*, croître-ensemble, comme le rappelle souvent le géographe Augustin Berque.

vii Ce sont moins les lieux qui sont des espaces dotés de sens que les espaces qui sont des lieux privés de sens, car abstraits, décontextualisés, réduits à des cotes. La sociologie urbaine parle justement de non-lieux pour décrire ces espaces inhabitables.

viii *Quand les murs tombent. L'identité nationale hors-la-loi ?*, Éditions Galaade - Institut du Tout-monde, 2007, 26 pages, écrit avec Patrick Chamoiseau.

ix Cette question de l'indépendance nationale est la figuration politique de la question philosophique ou ontologique de la Relation. On constate ici encore la radicalité de l'interrogation glissantienne qui nous impose de discuter jusqu'à ce qui bien souvent est considéré comme un acquis indiscutable, en l'occurrence l'indépendance ou l'autonomie.

-
- x C'est aussi le titre de l'un de ses livres, *Le Monde incréé*, Gallimard, 2000.
- xi *L'Imaginaire des langues. Entretiens avec Lise Gauvin (1991-2009)*, Gallimard, 2010, p. 63. (*ImL*)
- xii Le thème du bateau négrier et de la traversée apparaissent souvent. On lira, par exemple, le très beau chapitre « La barque ouverte » qui ouvre la *Poétique de la Relation* (Gallimard, 1990 ; *PoR*).
- xiii Comme une « batarsité » généralisée, pourrait-on dire en reprenant le mot du chanteur réunionnais Daniel Waro.
- xiv Comme Césaire, comme Walcott, Glissant a très tôt pris ses distances d'avec les thèses de ses compatriotes et amis Bernabé, Chamoiseau et Confiant (*Éloge de la créolité*, Gallimard, 1989) qui pourtant se recommandaient de lui.
- xv C'est le sens du *Manifeste pour les "produits de haute nécessité"*, coécrit par Glissant en 2009, dans lequel on peut lire « Dès lors, derrière le prosaïque du "pouvoir d'achat" ou du "panier de la ménagère", se profile l'essentiel qui nous manque et qui donne du sens à l'existence, à savoir : le poétique. »
- xvi Notons que l'un des tout derniers livres publiés de Glissant est un recueil de textes, *La Terre le feu l'eau et les vents. Une anthologie de la poésie du Tout-monde*, Éditions Galaade - Institut du Tout-monde, 2010.
- xvii Pour revenir sur une question posée lors du colloque, il importe de redire que le droit à l'opacité n'est pas un renoncement à la parole, une résistance par le mutisme ; le silence (surtout sous la forme du mutisme) est souvent, *in fine*, un échec résigné et une souffrance subie qui confirme en creux le discours dominant. Glissant n'a jamais appelé au silence et ne s'est jamais tu : au contraire, et comme les pacotilleuses, il en rajoute toujours et relate des histoires, « *rhizomes errants* » qui « *n'érigent en aucun lieu des bornes de silence* » (*PhR*, 89), écrit-il joliment.